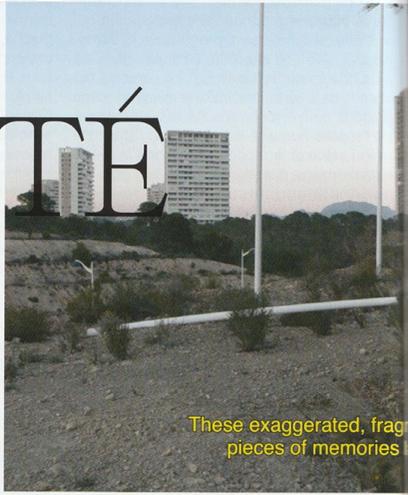


# UN CERTAIN DON D'UBIQUITÉ



These exaggerated, fragile pieces of memories



de mondialisation qui tend à rendre de plus en plus poreuses les frontières entre réalité et fiction. "Être partout et nulle part à la fois" est devenu une prérogative autant qu'une injonction pour l'artiste-contemporain-globe-trotteur, qui intime une manière d'être au monde et de communiquer de façon transparente, redéfinissant les paradigmes esthétiques, ainsi que les critères de visibilité de l'art.

### Chantier ouvert au public

Entre ruine, décor et chantier de construction déserté, l'installation de Yoël Pytowski (\*1986, Israël) provoque un sentiment d'incertitude, ainsi qu'une vague réminiscence du *Modern Style*. L'artiste, ayant grandi en Argentine, se souvient des immeubles monobloc de son enfance, de cette architecture brutaliste sans qualité, poursuivant tant bien que mal et à rabais l'utopie du communautarisme. Son enfance vécue dans des habitations en perpétuel chantier a nourri par ces formes architecturales déstructurées ce qui constitue aujourd'hui les fondements de sa pratique artistique. L'utilisation récurrente de matériaux comme le béton, la brique ou la pierre entretient une image de pérennité tout à fait illusoire, puisque ces interventions éphémères réalisées *in situ* sont vouées à la disparition. Toutefois, Yoël Pytowski prend soin de recycler les matériaux dans ces installations ultérieures, non pas tant par souci écologique que dans une logique évolutive, créant ainsi une forme de spirale temporelle, de laquelle émerge chaque nouvelle œuvre. Intitulée *Fourth Floor*, l'installation réalisée à Vanderborght joue sur une distorsion des rapports d'échelle, ainsi que sur l'absence de délimitation entre espace privé et public. En effet, l'œuvre comporte deux faces ; une façade inaccess-

**Le désormais attendu concours ART CONTEST, qui encourage la création émergente sous toutes ses formes, a depuis quelques années trouvé demeure au sein du bâtiment Vanderborght au cœur de Bruxelles. Cette année, parmi une sélection particulièrement riche, les membres du jury<sup>1</sup> ont décerné trois prix récompensant le travail de Yoël Pytowski, Max Kesteloot, Mostafa Saïfi Rahmouni, ainsi qu'une mention spéciale à Marlies De Clerck.<sup>2</sup> Les trois lauréats ont pour point commun l'évocation d'un ailleurs exotique, non pas tant par son caractère lointain et inaccessible, qu'en raison du phénomène**

Yoël Pytowski, *Fourth Floor*, 2019  
100% pressé de plâtre, béton, ciment non mélangé, néons, outils électriques, dimensions variables.  
Photo © Silvia Cappellari.

Max Kesteloot, *TROPICAL NIGHT*, photogramme, d'après Ottorino Respighi (1928, IT), Brazilian Impressions - premier mouvement "Noite tropical", 1928, 4:3, couleur, vidéo, texte, durée : 12'01", Belgique/Espagne, 2019.  
Lecture et Texte : Max Kesteloot, Musique : Orchestre Symphonique de Montréal, Charles Dubois, enregistrement 1999, Édition du texte : Rolf Depraet, Traduction : Nerves Herman, Typographie : Nana Cai

ible, mais néanmoins visible puisqu'elle donne sur l'espace vitré de l'atrium central et une face arrière, qui devrait normalement être cachée, mais dont l'ossature est révélée au public. Ce retournement de perspective, qui n'est pas sans évoquer la pratique du façadisme bruxellois consistant à dépouiller l'intégralité d'un immeuble pour n'en garder que l'enveloppe, est accompagné d'autres faits curieux, comme des fenêtres coupées au niveau du sol indiquant qu'il s'agit d'un étage intermédiaire et les outils électriques abandonnés sur la mezzanine, laissant imaginer que les ouvriers ont dû quitter précipitamment les lieux. Le caractère non-utilitaire de cette architecture, de même que sa non-finitude entretiennent une certaine ambiguïté, un mystère qui ne se laisse pas résorber facilement. Côté façade, le sol recouvert d'une couche de ciment en poudre convoque l'image d'un gisier spatial fraîchement atterri sur la Lune, accentuant l'impression d'atemporalité de l'installation. Partagé entre des visions du passé, du présent et du futur, le spectateur voyage au gré d'un imaginaire science-fictionnel disruptif.

### Songe d'une nuit d'été

Dans son film *Tropical Night*, Max Kesteloot (\*1990, Belgique) revient sur l'histoire du compositeur italien Ottorino Respighi, auteur de la *Noite Tropical*, une pièce inspirée d'un voyage au Brésil effectué en 1928. Celui-ci tenta d'y retravailler ses impressions fugaces de la ville de Rio de Janeiro où il séjourna brièvement. L'accueil de la pièce par le public fut mitigé, certains critiques considérant que le musicien avait manqué de justesse en omettant des références à la tradition et au folklore musical local. Mais, comme le souligne l'artiste à travers le sous-titrage du film qui constitue une véritable narration, l'œuvre de Respighi participe d'un effort de réminiscence consistant à reconstruire une mémoire, voire à embellir des détails, des anec-

dots ou des souvenirs pour les traduire ensuite dans un autre langage. Suivant cette même logique d'appropriation, Max Kesteloot filme à la tombée du jour la ville balnéaire de Benidorm en Espagne, lieu de villégiature populaire généralement associé à une forme de décadence auquel se superposent les notes tropicales. En promener solitaire, l'artiste commente l'architecture ingrate de cette ville touristique en comparant ses impressions à celles que Respighi aurait pu ressentir près de cent ans auparavant en visitant la métropole brésilienne. Le dispositif, à priori simple, provoque la rencontre entre des temporalités, des médiums et des esthétiques très différents qui font surgir une certaine poésie. L'artiste arrive ainsi à nous convaincre que seul un regard attentif peut réussir à métamorphoser un lieu dénué de tout intérêt en un paradis terrestre. Présenté avec un ensemble de tirages photographiques montés sur châssis ainsi qu'avec deux haut-parleurs accrochés à un poteau diffusant la musique, le film est projeté à même le mur de l'espace d'exposition. L'aspect brut de l'installation (la canette de boisson gazeuse supportant le rétroprojecteur ou encore le bloc de béton destiné à faire contrepois évoquant une certaine tradition sculpturale de l'assemblage) rappelle l'environnement urbain duquel sont extraites les images, constituant une sorte de palimpseste visuel qui contraste avec le caractère onirique et langoureux de la composition musicale.

### En circuit fermé

Partagé entre sa terre natale, le Maroc et sa terre d'adoption, la Belgique, Mostafa Saïfi Rahmouni (\*1991, Rabat) construit une œuvre nourrie des influences de sa culture d'origine. Son travail prend naissance dans l'observation de phénomènes et rituels banals, visibles dans l'espace public, comme cette coutume marocaine consistant à déposer du pain dans la rue à l'attention des plus nécessiteux, afin d'éviter de gaspiller une denrée jugée sacrée. De cette pratique courante naît *Piece of bread*, une niche de pain en bronze massif, que l'artiste dispose à même le sol de l'espace d'exposition, dans un coin à l'abri des regards. En substituant une matière éphémère par un matériau noble, l'artiste diminue la valeur d'usage de l'objet au profit de sa valeur symbolique et marchande. Les trois œuvres présentées à Art Contest fonctionnent sur le même registre d'interprétation, formant un ensemble qui reflète l'image d'une société traditionnelle divisée, soumise à une urbanisation galopante, où la débrouille va de pair avec la poésie du quotidien. Pour survivre dans cet environnement chaotique, plutôt que de faire la manche, les hommes collectent des fils électriques et autres objets contenant du cuivre dans les poubelles pour ensuite les revendre au poids. Une économie parallèle se constitue ainsi, faite de recyclage et de troc, sans que les considérations écologiques n'y soient pour grand-chose. Mostafa Saïfi Rahmouni évoque cette réalité brutale au travers d'une sculpture qui, de loin, s'apparente à un sac d'ordure ménagère ne laissant rien présager des trésors qu'il contient. Parallèlement, il présente accrochée au mur une pièce au profil découpé, visiblement altérée par le passage du temps. Il s'agit d'un bois de boucher dont l'artiste se remémore le souvenir lorsqu'enfant, il fréquentait l'établissement. En échange d'une planche neuve, l'artiste a récupéré le support qu'il expose tel un *ready-made*. Enfin, une photographie prise à la volée sur une place où l'on négocie le bétail, montre une chèvre suspendue par les pattes, transportée comme un vulgaire sac à viande. La composition de l'image, dont le vide occupe la partie centrale, de même que son système d'attache avec une corde renvoient à une forme d'équilibre précaire.

Naviguant entre des identités multiples et un onirisme qui dévoile progressivement ses artifices, les lauréats du concours convoquent à travers leurs œuvres des problématiques sociétales, questionnant aussi bien la répartition des richesses au sein d'une économie mondialisée que la valeur qu'on attribue à l'art au sein de ce système. Après tout, l'ubiquité n'est-elle pas l'une des propriétés du capitalisme ?

### Septembre Tiberghien



Mostafa Saïfi Rahmouni, *Le jour d'avant*, impression numérique sur haïménéthine, cordes, plaque en aluminium, 180 cm x 120 cm, 2019.

- 1 Le jury est composé de Carine Bienfait, directrice de JAP, Catherine Meyeur, professeur d'histoire de l'art, Liliane De Wachter, curatrice au M KHA, Albert Baronian, galeriste et Simon Delobel, historien de l'art et curateur.
- 2 Le prix des collectionneurs et amateurs d'art de 9 000 € s'accompagne d'une exposition individuelle à la Galerie du Botanique en 2020, d'une résidence de 2 mois à la Rochelle au Centre Intermondial, ainsi qu'une exposition de fin de résidence et une bourse d'étude offerte par la Thillywood Foundation; le prix de la Ville de Bruxelles, d'une valeur de 6 000 €, comprend une exposition individuelle dans la C-Box à la Centrale for Contemporary Art en 2020 et une bourse de production de 750 €; le prix de la Sabam, de 3 000 €, propose au lauréat une exposition dans la vitrine de la Sabam en 2020 et, enfin, le prix Cadi'art offre un bon d'achat d'une valeur de 1 000 €.